

DIDIER DAENINCKX

Baraques  
du Globe





Café du Globe, école du Globe, rue du Globe, Globe Palace, quincaillerie du Globe, garage du Globe, boucherie du Globe, boulangerie du Globe, arrêt de bus du Globe, ici, tout était du Globe, mais personne ne savait pourquoi. Tout simplement parce que personne n'avait jamais eu l'idée de se poser la question. Sauf moi. Je voulais comprendre d'où nous venait ce Globe, et à défaut d'explication, je m'inventais des raisons. C'était là, à l'intersection des routes de Gonesse, de Montmorency, de Saint-Denis et d'Aubervilliers que les explorateurs, les découvreurs, les conquistadors, se donnaient rendez-vous

pour partir à la quête de l'inconnu. J'enrôlais Christophe Colomb, Vasco de Gama, Amerigo Vespucci, Savorgnan de Brazza, Magellan... Je traquais leurs images en sépia dans de vieilles collections de *l'Illustration*. J'avais fait du Globe le carrefour de l'impossible, sans me douter que des dizaines d'années plus tard il faudrait me rendre à cette évidence : j'étais dans le vrai, le rêve m'avait placé à la frontière de la réalité. Le Globe, mon Globe, était bien celui des aventuriers.

Mais nous n'en sommes pas encore là.

Les routes n'étaient pas les seules à se croiser sur ce vallon traversé par la Vieille Mer, le Rouillon, la Molette, des terres gorgées d'eau où jadis poussaient la gaude et le pastel, le laiteron des marais, le mauve des Tatulas qu'on dit *herbe du Diable* puisque les Bohémiens y

puisent leurs visions. Les destins s'y entrelaçaient également de manière improbable, comme ceux de Marie, Paul et Ferdinand, une blanchisseuse de bateau-lavoir, un menuisier ébéniste passé par les geôles, un poète malingre amateur de crânes africains. Marie Bopp venait de Colmar en ces temps où, dans l'Alsace annexée, l'expression « aller à Colmar » évoquait le plaisir vite pris des garnisons. En août 1914, Jaurès assassiné, elle s'était jointe à la cohorte d'exils sur la route de Paris, alors que plusieurs de ses frères avaient choisi de défendre l'Empire de Friedrich Wilhelm Viktor Albrecht von Hohenzollern, que les livres d'histoire compriment en Guillaume II. Quelques meubles entassés dans une carriole tirée par un cheval avec la capitale française en ligne de mire,

croisant sur les routes d'innombrables jeunes hommes en armes gagnés par la fièvre d'une victoire promise. Peut-être déjà, dans la multitude, avait-elle surpris le regard de Ferdinand ? Peut-être... Elle s'était installée dans une Petite Prusse, un de ces quartiers périphériques de première halte qu'on délimitait par les mots, l'accent des origines. Le matin, Marie prenait le tramway aux aurores, près des fortifications, à deux pas des égorgements de la Villette. Elle traversait le premier bras de Seine, longeait les palissades sans fin protégeant les ateliers d'assemblage de dirigeables pour rejoindre les berges de l'Île-Saint-Denis. Elles étaient une dizaine à s'agenouiller sur le bois blanchi par la Javel, entre le chantier naval Carpentier et les Bains Froids Delahanse, le visage, les bras dans la

fraîcheur de l'eau, le dos cuit par la vapeur, le souffle des chaudières.

Ferdinand connaissait, lui, les secrets du bois qu'il soit de fil, de bout, de traverse. D'un coup d'œil, il repérait l'ondé, le flammé, le moucheté, le chenillé ou le ramageux dans le réseau des veines, le maillage des rides. Il travaillait l'orme comme le tilleul, et l'ébène de Macassar pour la marqueterie même s'il avait un faible pour les satinés, cèdre, buis ou thuyas. Il avait appris le métier sur le tas, dans une entreprise proche du parc de la Légion d'honneur, à Saint-Denis, une menuiserie où Pierre Degeyter, le compositeur flamand de *l'Internationale*, aurait exercé son métier de tourneur sur bois. Avéré ou inventé, c'était le lien avec son père, natif de Gand comme le musicien ouvrier et comme lui exilé. Sabas

n'avait pas été chassé par la misère qui poussait un peuple entier à abandonner les rives de la Lys, de l'Escaut, pour venir se courber sur les champs de betteraves picards, les blés ondulants de la Plaine de France, se miter les bronches dans les bagnes chimiques du Lendit. Engagé volontaire au 3<sup>e</sup> régiment de ligne de l'armée royale belge, à Ostende, il avait déserté une fois la prime encaissée, emportant son cheval pour faire bonne mesure. L'argent lui avait permis de se marier trois mois plus tard avec Philomène Claes, une dévideuse de lin de Lokeren au ventre déjà rond. Un quart de siècle plus tard, l'armée, française cette fois, réclamait son dû, mobilisant les fils. Ferdinand s'était bien battu sur les terrains pentus qui bordaient le Chemin des Dames, à Craonne, avec dans

une poche de vareuse la dernière carte envoyée par l'un de ses frères mort à vingt-deux ans, en février 1915, à l'hôpital Corbineau de Châlons-sur-Marne. Une écriture penchée, tracée à la mine de plomb, au dos d'un cliché où il figure en uniforme de sapeur, près d'une pièce d'artillerie : « Si tu savais comme je me fais chier. Ton frangin, Georges. » Il l'avait conservée jusqu'au dernier jour comme son bien le plus précieux. L'absence qui avait prolongé une permission s'était soldée par une condamnation, puis la paix revenue par la mention de son nom sur les listes noires ou rouges que dressaient les contremaîtres patriotes dans tout le département de la Seine. Il marchait d'un refus à l'autre avec dans son sillage les fantômes des copains, leurs cris d'agonie en héritage.